



Djabril Boukhenäïssi

galerie sator

DJABRIL BOUKHENAÏSSI

Diplômé de l’Ecole Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris et de l’Universität der Künste de Berlin, Djabril poursuit sa recherche à travers la peinture, le pastel et la gravure. Son travail est essentiellement nourri par la littérature et la musique et s’articule autour des notions de disparition et de fragilité.

Son travail de peinture s’attache à reconstruire des images sensibles dont il fait l’expérience et qui, comme pour tout un chacun, nourrissent son rapport au monde. Si la peinture qu’il présente semble indécise, comme à mi-chemin d’une représentation aboutie, c’est qu’elle cherche à évoquer des événements qui sont eux-mêmes évanescents, fragiles, mal dessinés et mal inscrits dans notre propre intérriorité. C’est le cas d’un souvenir d’enfance, d’un paysage entr’aperçu, de la rêverie induite par un morceau de musique ou encore du visage d’un ami disparu. Autant d’événements logés dans les interstices de notre mémoire, qui s’y sont sédimentés et amoncelés, et qui échappent dès lors qu’on cherche à les saisir. La reviviscence d’un souvenir, lorsque nous nous le figurons, par exemple, n’est pas un décalque de la réalité, mais un résidu appauvri. Pour autant, cette implication du disparu dans le présent laisse des traces, et ces traces, nous les tenons pour vraies, en tant qu’elles sont ce qu’il nous reste de notre passé, et probablement le sable sur lequel nous voulons établir notre présent.

Pour le peintre, la peinture est probablement le lieu où peut s’espérer une telle reconnaissance, précisément parce qu’elle s’autorise à déborder la vraisemblance pour tenter d’aller au plus proche de ces images sensibles. Djabril fait l’hypothèse que la peinture, travaillée à travers des motifs poreux, transparents, eux-mêmes traversés par d’autres motifs, est peut-être en mesure d’évoquer la manière dont ces images intérieures nous reviennent à travers une durée qui nous est propre. Il lui fallait donc penser un ensemble qui épouserait cette dimension temporelle. Les tableaux qu’il propose, évanescents, fragiles, où les motifs se distinguent sans se dessiner véritablement, semblent correspondre au caractère si singulier des événements, fugaces et chancelants, à partir desquels il cherche à travailler. A cet égard, le recours au pastel est essentiel. C’est sa porosité, une fois appliquée sur les glacis de la peinture à l’huile, qui lui a permis d’entreprendre un tel travail.

De manière concomitante, il entreprend un travail sur la disparition de la nuit comme objet poétique. Guidé par l’intuition que la disparition de la nuit dans les villes résonnera dans les imaginations intérieures contemporaines et à venir, Djabril se propose de produire un ensemble d’images qui traitent de cette disparition.

Having graduated from the École Nationale Supérieure des Beaux-Arts of Paris and the Universität der Künste of Berlin, Djabril continues his research through painting, pastels and engravings. His work is largely nourished by literature and music, while addressing notions such as disappearance and fragility.

Djabril’s work as a painter focuses on reconstructing sensitive images of his experiences: images that, like for everyone, nourish his relationship with the world. If the paintings he presents seem indecisive, unfinished or halfway to a completed representation, it’s because they seek to evoke events that are themselves evanescent, fragile, poorly drawn and poorly inscribed in our own interiority. Such is the case with a childhood memory, a glimpse of a landscape, the reverie induced by a song, or the face of a lost friend. All these events are embedded in the interstices of our memory, sedimented and piled up there, yet slip away as soon as we try to grasp them. The revival of a memory, when we picture it in our minds, for example, is not a transfer of reality, but an impoverished residue. Nevertheless, this entanglement of the disappeared with the present leaves traces, and we often hold these traces to be true, as they are what remains of our past, and possibly the foundation on which we wish to build our present.

For the painter, painting is probably the place where such recollection can be hoped for, precisely because it allows itself to go beyond verisimilitude in an attempt to get as close as possible to these sensitive images. Djabril hypothesizes that painting, worked through porous, transparent motifs that are themselves crossed by other motifs, may be able to evoke the way in which these inner images come back to us over a period of time that is unique to each one of us. He therefore needed to create an ensemble that would embrace this temporal dimension. His fleeting, fragile paintings, in which motifs stand out without ever truly taking shape, seem to correspond to the singular character of the wavering events he seeks to work from. In this respect, the use of pastel is crucial. It is its porosity, once applied to the glazes of oil paint, that has enabled him to undertake such work.

Simultaneously, he embarked on a project exploring the disappearance of night as a poetic object. Guided by the intuition that the disappearance of night in cities will resonate in contemporary and future imaginations, Djabril intends to produce a series of images dealing with this disappearance.

BIOGRAPHIE / BIOGRAPHY

Né en 1993 en France, il vit et travaille entre Paris et Le Perche.
Born in 1993 in France, he lives and works between Paris and Le Perche.

FORMATION / EDUCATION

2013-2018

Licence 3 Philosophie / B.A. Philosophy
Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis

DNAP / Fine Arts degree
Université des Arts de Berlin
Atelier Valérie Favre

DNSAP / Fine Arts degree
Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts
Peinture / Painting Atelier Djamel Tatah
Gravure / Engraving Atelier Aurélie Pagès
Mémoire d'étude / Thesis : "Substitutions et fantasmes dans À Rebours de Joris-Karl Huysmans" sous la direction de Jean-François Chevrier / under the advisory of Jean-François Chevrier

EXPOSITIONS PERSONNELLES / SOLOSHOWS

2024 PHALÈNE, galerie Sator, Romainville, FR

2023 MÉLODIE DU SOUVENIR, Galerie Conscious, Paris FR
L'ABSENCE, Galerie La Villa des Arts, Paris, FR

EXPOSITIONS COLLECTIVES / GROUPSHOWS

2024 FIGURATIVE PAINTING IN FRANCE TODAY, Galerie Peter Kilchmann, Paris, FR
Private Choice, Paris, FR

2019 INVITATIONS, Centre d'Art Contemporain de Lacoux, FR

2017 EXPOSITION, Galerie Torstrasse 111, Berlin, DEU

PRIX / PRIZES

Art & Environment - Lee Ufan Arles x Guerlain

CONFÉRENCES / TALKS

2024 FANTÔMES DE LA NUIT: ENTRE LITTÉRATURES, PEINTURES ET GRAVURES, Auditorium MO.CO. Panacée, Montpellier, FR

PRESSE / PRESS

2024

Philippe Dagen, «Djabril Boukhenässi, la révélation de la gravure», Le Monde, janvier 2024
Guillaume Benoit, «Djabril Boukhenässi - Interview, Slash», janvier 2024

2023

«Jeune et prometteurs», La Gazette Drouot, 11.2023
Kim Rives, «"J'appartiens à une génération qui a vécu toute son existence avec en bruit de fond le mot 'disparition'": Djabril Boukhenässi, premier lauréat du Art & Environment Prize», Connaissances des arts, octobre 2023
Mathilde Courret, «Le peintre français Djabril Boukhenässi est le premier lauréat du prix Art & Environnement», Elle Magazine, octobre 2023
Clara Le Guern, «Guerlain et Lee Ufan Arles élisent le premier lauréat de leur prix Art & Environnement», AD Magazine, octobre 2023
Julie Chaizemartin, «Djabril Boukhenässi premier lauréat Art & Environnement», Le Quotidien de l'art, octobre 2023
Vivienne Chow, «Guerlain's flower-themed Paris Art Show is a surprisingly sensual look at nature», Artnet, octobre 2023
Maxwell Rabb, «French Artist Djabril Boukhenässi awarded the inaugural environment prize by Lee Ufan Arles and Guerlain», Artsy, octobre 2023
N.C., «Craig Green's Ribbed Tools», Debut at Dover Street Market, and Other News», Surface Mag, octobre 2023
Gareth Harris, «Guerlain and Korean Artist Lee Ufan inaugurate Art and Environment Prize», The Art Newspaper, octobre 2023
Amah-Rose Abrams, «Ode to Baudelaire at the Maison Guerlain», The Art Newspaper, octobre 2023
N.C., «New Prize for environmentally conscious art», The Art Newspaper Dailies, juin 2023
Emmanuelle Lequeux, «La jeune peinture française explose», ArtBasel, avril 2023

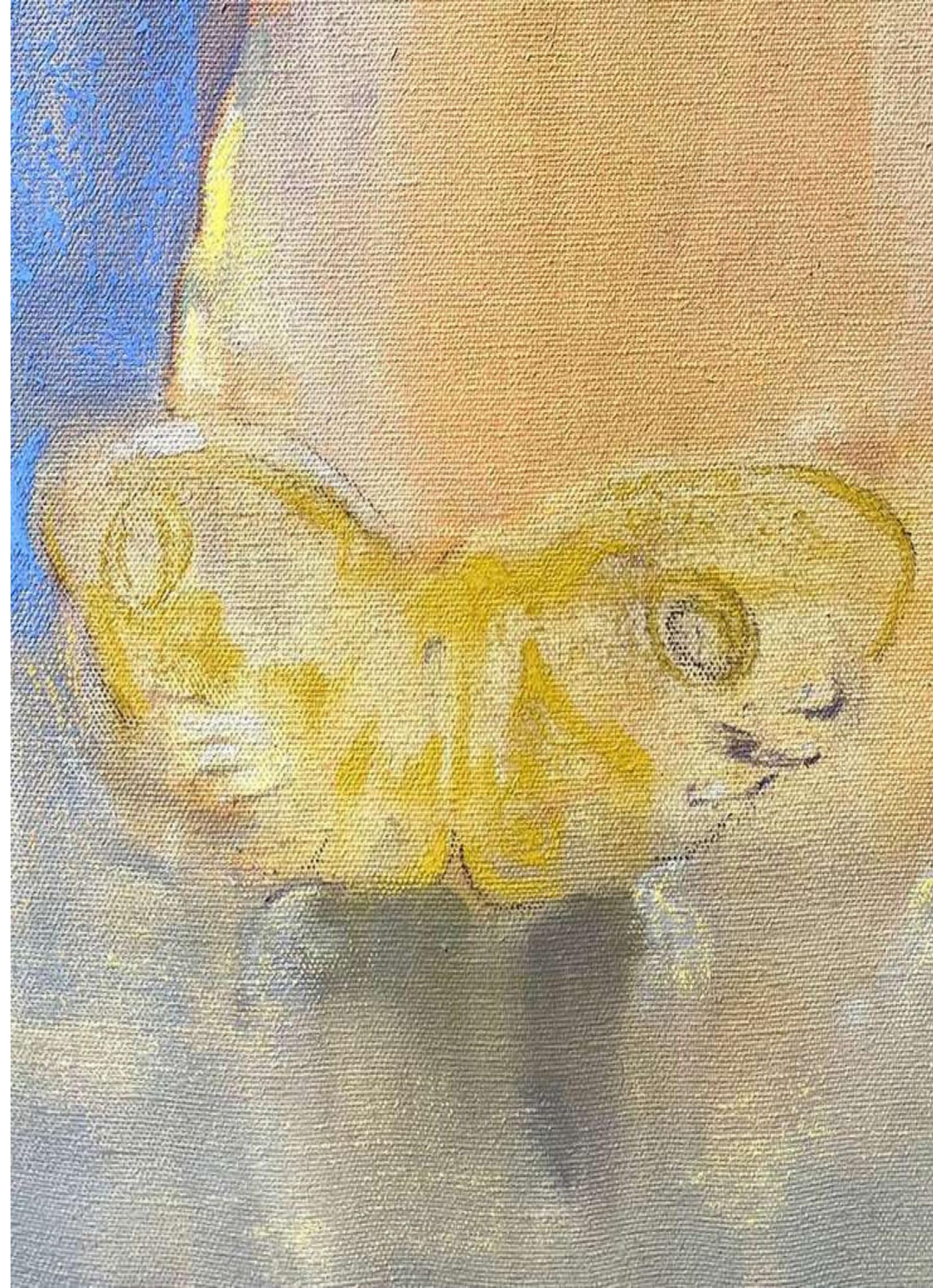
2020

Philippe Dagen, «Chez les artistes confinés, le bouillonement et le désarroi», Le Monde, novembre 2020



LA PHALÈNE - 2024

Peinture à l'huile et pastel sur toile
Oil and pastel on canvas
46 x 38 cm





CAMILLE - 2024

Peinture à l'huile et pastel sur toile
Oil and pastel on canvas
114 x 146 cm

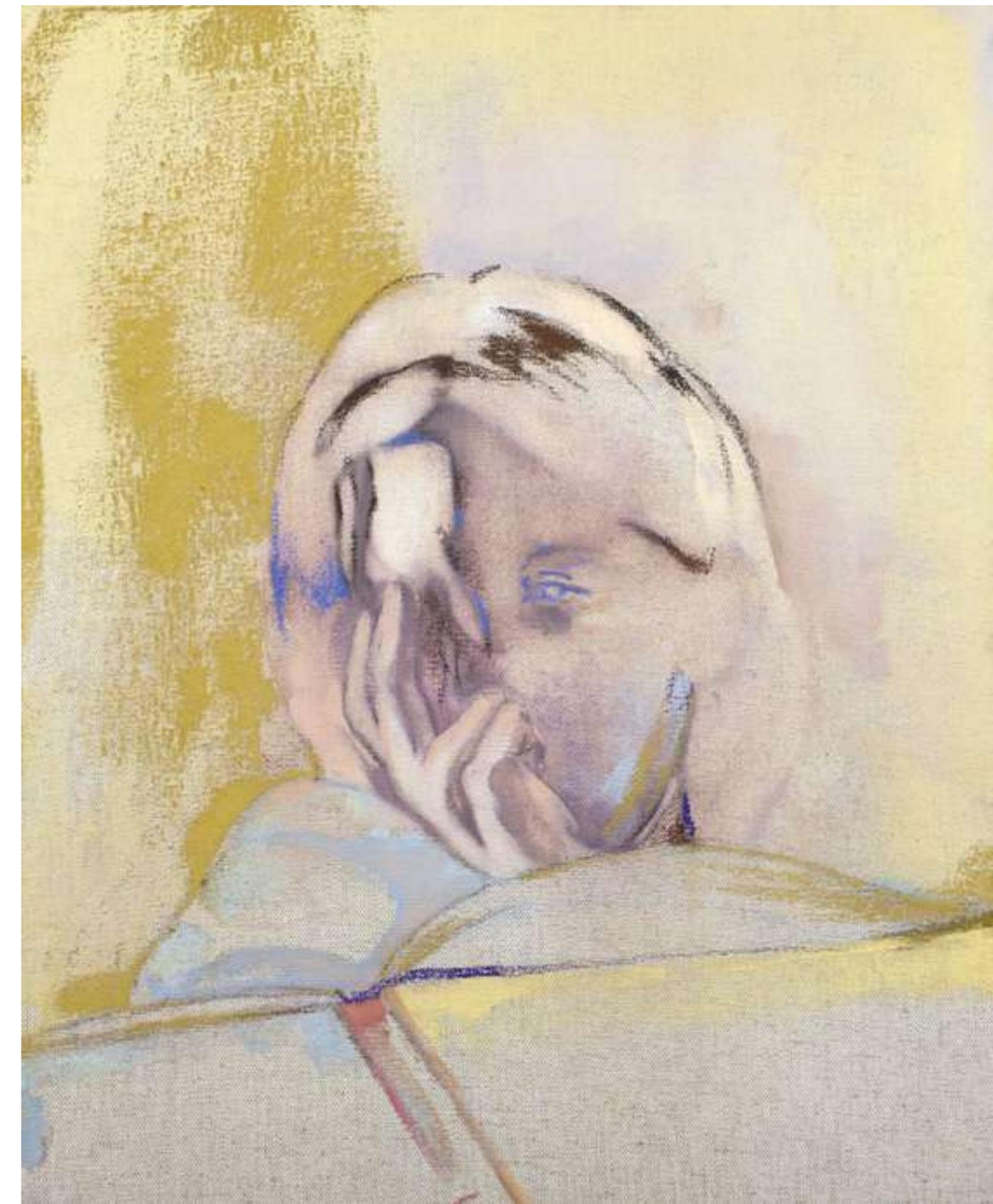


CAMILLE - 2024

Peinture à l'huile et pastel sur toile
Oil and pastel on canvas
65 x 54 cm

CLARISSA - 2024

Peinture à l'huile et pastel sur toile
Oil and pastel on canvas
41 x 33 cm





GRAND PAON DE NUIT - 2024

Peinture à l'huile et pastel sur toile
Oil and pastel on canvas
175 x 250 cm



ÉTUDE DE PHALÈNE - 2024

Peinture à l'huile et pastel sur toile
Oil and pastel on canvas
22 x 27 cm



ÉTUDE DE PHALÈNE II - 2024

Peinture à l'huile et pastel sur toile
Oil and pastel on canvas
22 x 27 cm



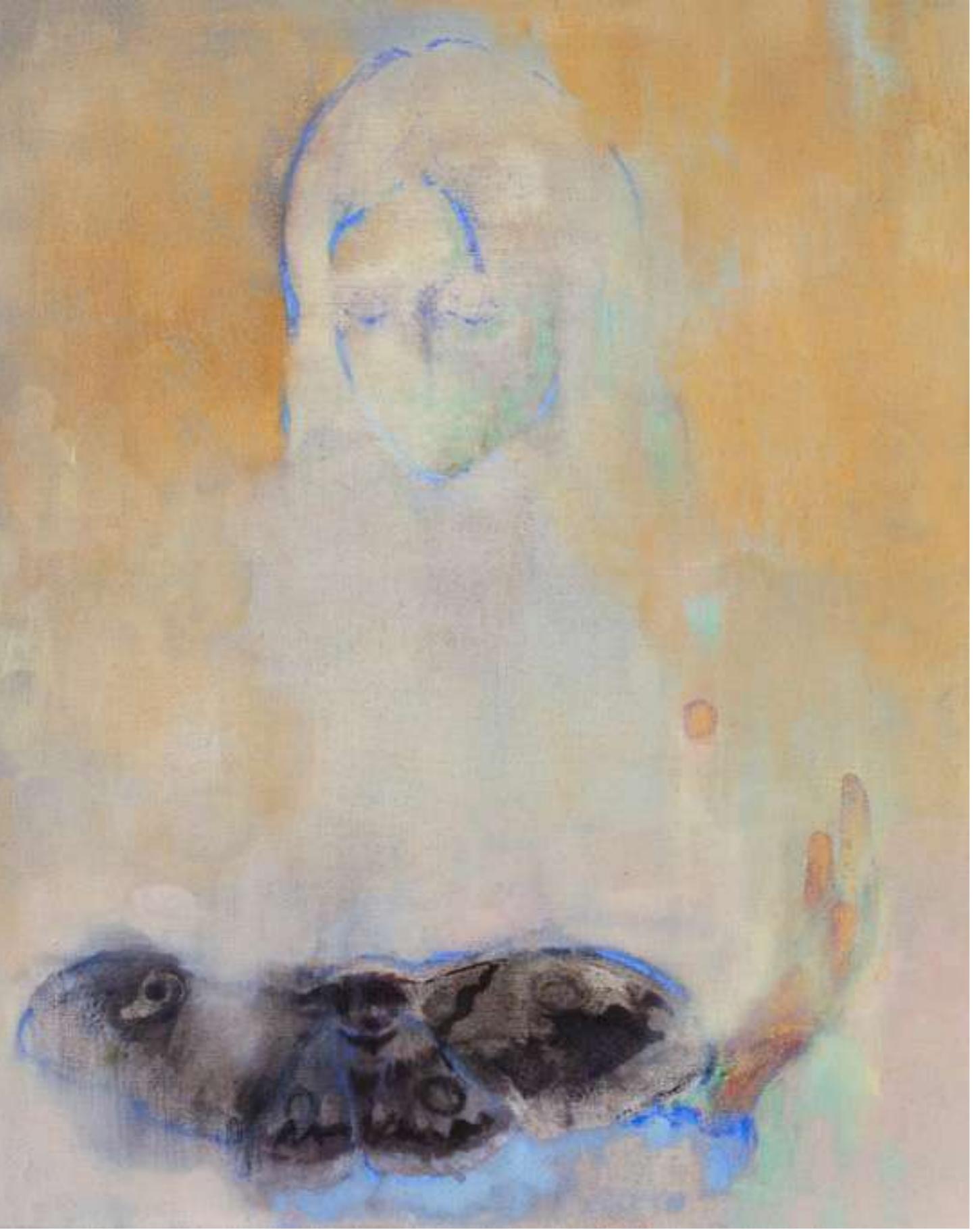
LA PORTE - 2024

Peinture à l'huile et pastel sur toile
Oil and pastel on canvas
195 x 130 cm



SANS TITRE - 2023

Peinture à l'huile et pastel sur toile
Oil and pastel on canvas
150 x 130 cm



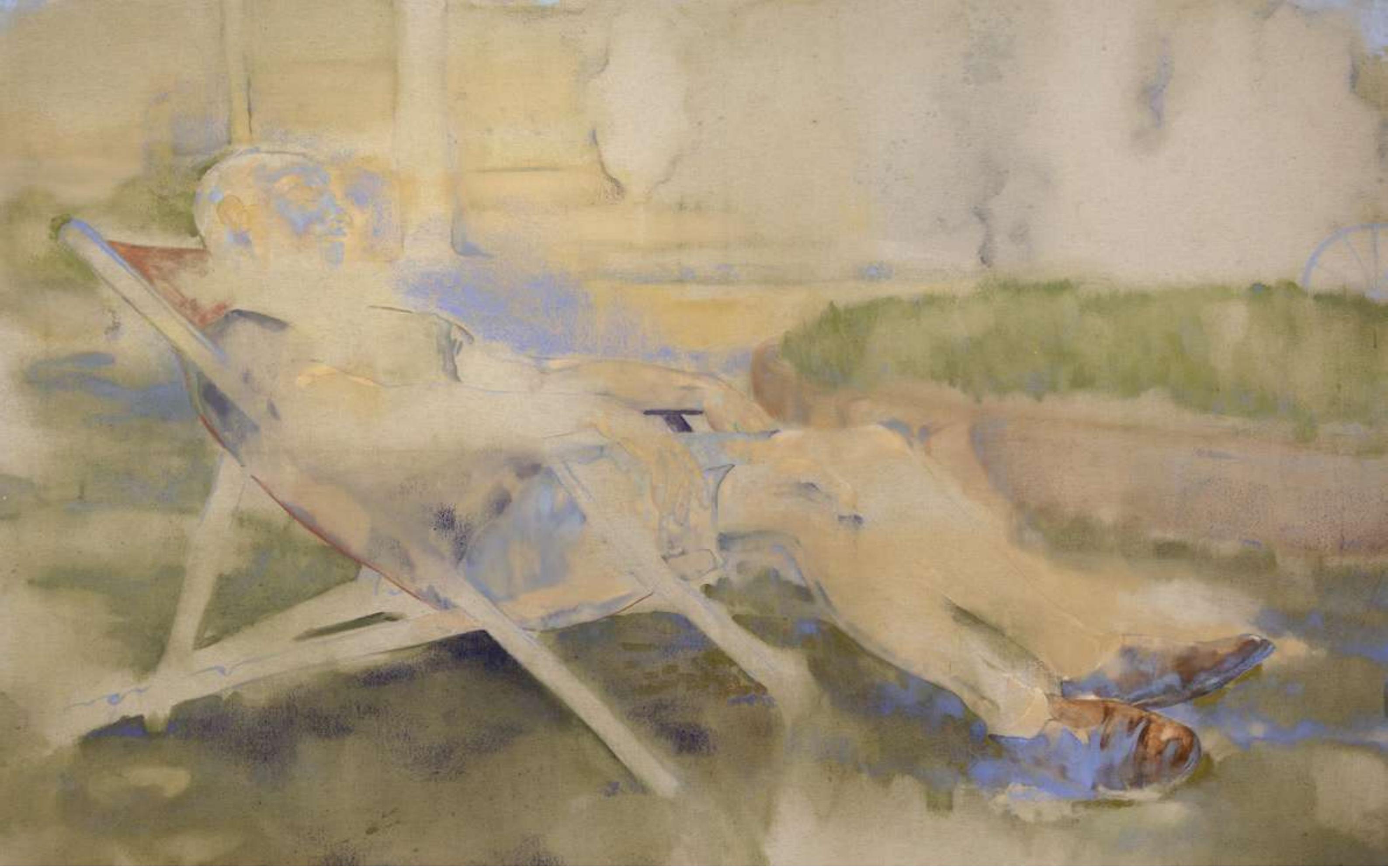
LA PHALÈNE - 2023

Peinture à l'huile et pastel sur toile
Oil and pastel on canvas
46 x 55 cm

AQUARELLE - 2022

Peinture à l'huile et pastel sur toile
Oil and pastel on canvas
40 x 50 cm





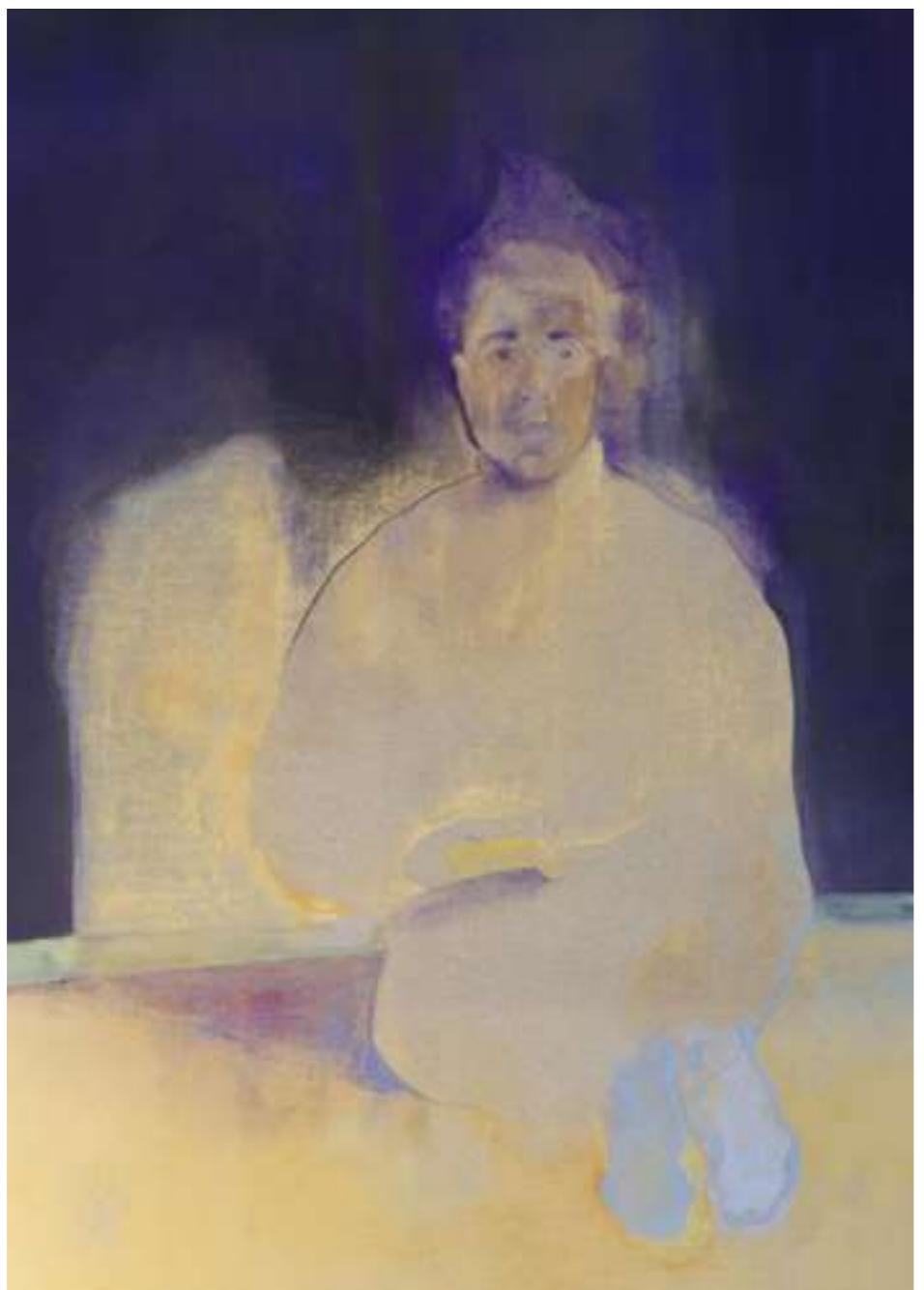
L'ABSENCE - 2022

Peinture à l'huile et pastel sur toile
Oil and pastel on canvas
165 x 137 cm



TROIS ARBRES - 2021

Peinture à l'huile et pastel sur toile
Oil and pastel on canvas
162 x 130 cm



PORTRAIT DE BOGDAN - 2020

-
Peinture à l'huile et pastel sur toile
Oil and pastel on canvas
162 x 130 cm



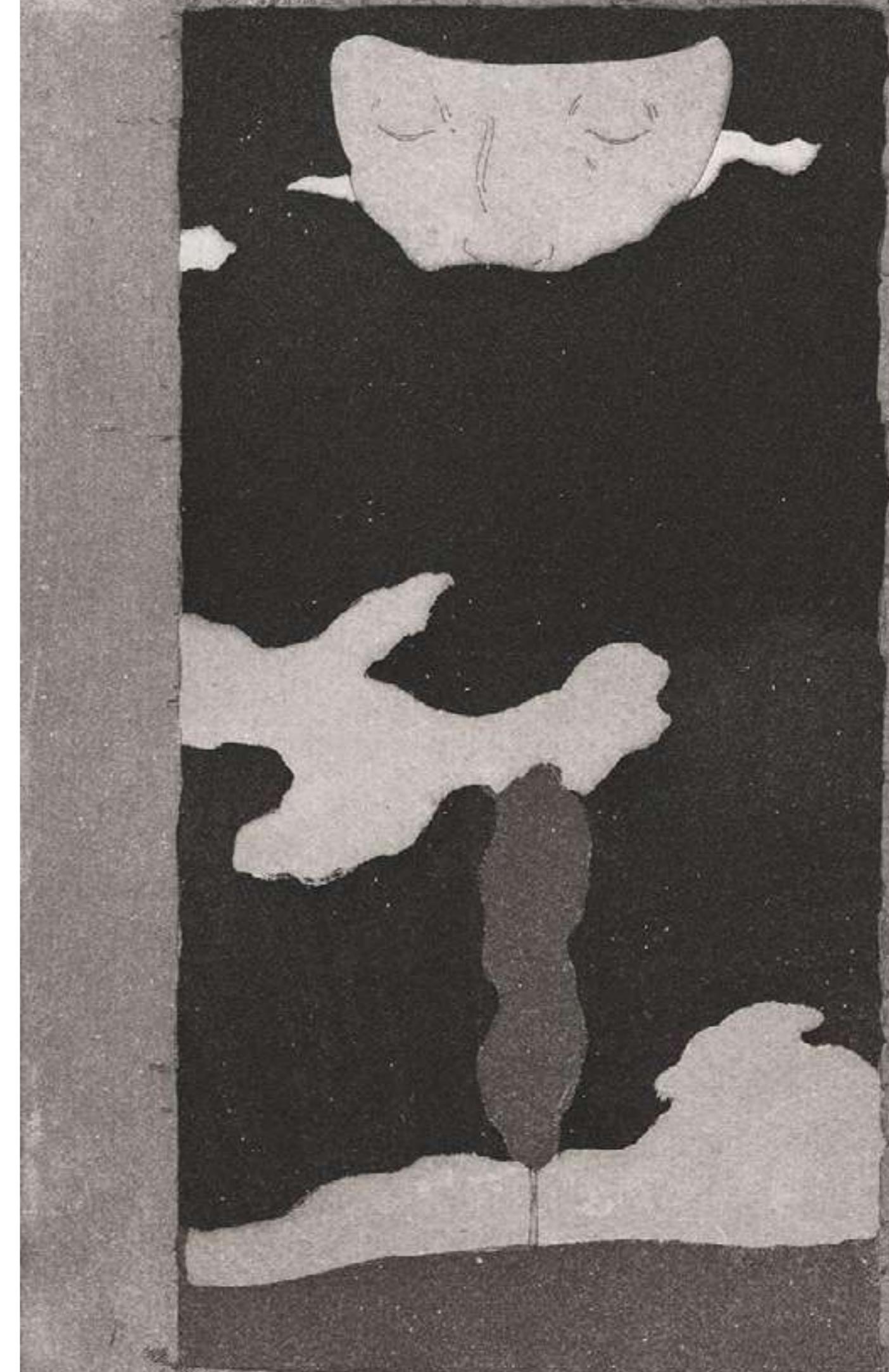
Gauche / Left
CAMÉLIA BLEUE - 2020
-
Peinture à l'huile et pastel sur toile
Oil and pastel on canvas
162 x 130 cm

CAMÉLIA - 2020
-
Peinture à l'huile et pastel sur toile
Oil and pastel on canvas
162 x 130 cm



PLANCHE N°2 - 2021

Eau-forte et aquatinte sur papier Fabriano
Etching and aquatint on Fabriano paper
15 x 10 cm



Droite / Right
PLANCHE N°4 - 2021

Eau-forte et aquatinte sur papier Fabriano
Etching and aquatint on Fabriano paper
15 x 10 cm



PLANCHE N°2 - 2019

Eau-forte et aquatinte sur papier Fabriano
Etching and aquatint on Fabriano paper
22 x 10 cm



PLANCHE N°3 - 2019

Eau-forte et aquatinte sur papier Fabriano
Etching and aquatint on Fabriano paper
15 x 10 cm



PLANCHE N°4 - 2019

Eau-forte et aquatinte sur papier Fabriano
Etching and aquatint on Fabriano paper
15 x 10 cm



SANS TITRE - 2024

Aquarelle sur papier
Watercolor on paper
Dessins / Drawings : 12 x 18 cm (x4)
Cadre / Frame : 47 x 58 x 3 cm



SANS TITRE - 2024

-
Aquarelle sur papier
Watercolor on paper
Dessins / Drawings : 24 x 17 cm, 12 x 18 cm
Cadre / Frame : 41 x 54 x 3 cm



SANS TITRE - 2024

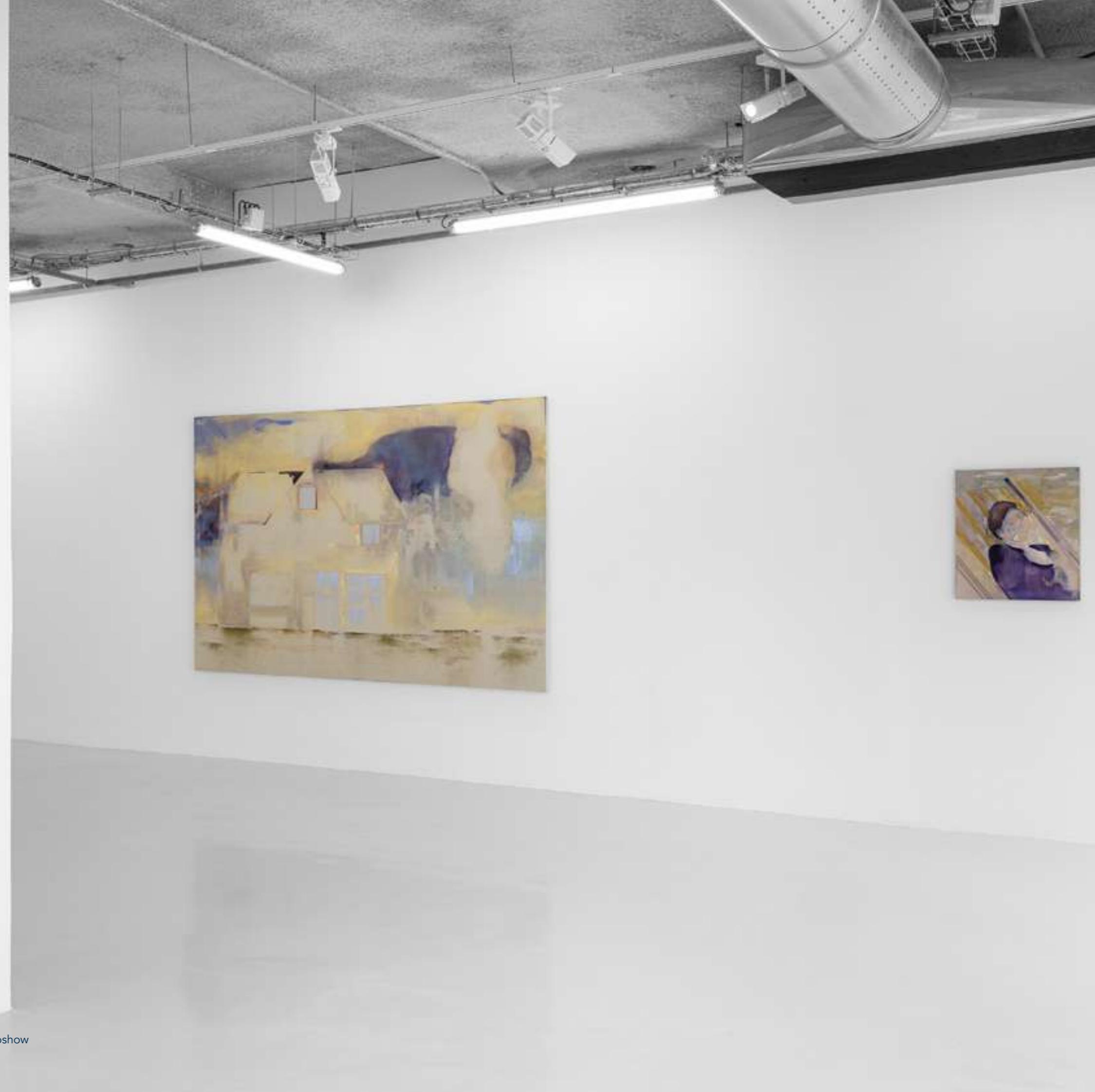
-
Aquarelle sur papier
Watercolor on paper
Dessins / Drawings : 12 x 18 cm (x2)
Cadre / Frame : 30 x 48 x 3 cm



CAMILLE - 2024

Encre sur papier
Ink on paper

Dessin / Drawing : 37 x 47,5 cm
Cadre / Frame : 54 x 65 x 3 cm



PHALÈNE, 2024, galerie Sator, Romainville, FR - exposition personnelle / soloshow









REVUE DE PRESSE

PRESS RELEASE

galerie Sator Le Monde

DJABRIL BOUKHENAÏSSI, LA RÉVÉLATION DE LA GRAVURE
Philippe Dagen / Le Monde / Janvier 2024

Djabril Boukhenassi, la révélation de la gravure

« Promesses de 2024 » (9/12). Douze artistes à suivre cette année. Aujourd'hui, le peintre et graveur en résidence à Arles, où il prépare une exposition à découvrir cet été.

Par Philippe Dagen

Publié le 17 janvier 2024 à 05h15 -  Lecture 4 min.



Djabril Boukhenassi dans son atelier en résidence à la fondation Lee Ufan Arles, à Arles (Bouches-du-Rhône), en 2023. ©PHILEMONE

Djabril Boukhenassi est peintre, mais aussi graveur, et cette deuxième pratique, plutôt rare aujourd'hui, lui importe autant que la première. Sa peinture et sa gravure peuvent être dites « figuratives », mais elles ne le sont que de façon tantôt allusive, tantôt onirique, loin de tout réalisme et de toute narration. Sa passion pour la poésie romantique allemande est profonde et ancienne, mais son intérêt pour les sciences exactes l'est tout autant, et, adolescent, il se promettait d'être artiste et biologiste à la fois.

Il a inscrit une phrase de Chateaubriand en exergue de son site Internet, mais se réfère aussi bien, dans sa conversation, au philosophe Henri Bergson qu'au mathématicien Alexandre Grothendieck. C'est donc un euphémisme que de dire que le premier lauréat, en octobre 2023, du prix Art & Environnement, créé par la fondation arlésienne de l'artiste Lee Ufan en association avec la maison Guerlain, est un artiste singulier.

Quand on le lui fait remarquer, il ne semble cependant guère convaincu et raconte simplement une trajectoire rectiligne. Né à Clichy-la-Garenne (Hauts-de-Seine) en 1993, il grandit à Aix-en-Provence et n'hésite pas au sujet de la voie qu'il veut suivre : « Je suivais dès le lycée que je voulais entrer aux Beaux-Arts. » Il s'y prépare en se fixant une règle : dessiner « toutes les œuvres de la cour Puget » au Louvre, autrement dit la sculpture française du XVII^e au XIX^e siècle.

Technique de l'aquatinte

« Le samedi, je faisais mes devoirs, et le dimanche, j'allais dessiner : c'était mon luxe. » Il entre donc aux Beaux-Arts de Paris en 2013. Il s'y distingue bientôt en étant l'un des premiers à dénoncer l'indifférence ou le mépris dont sont victimes les personnes, tenus pour « vulgaires », et les harcèlements infligés par quelques enseignants aux étudiantes et que la direction de l'école d'alors minimise ou ignore. « Aujourd'hui, pense-t-il, ce ne serait plus possible. »

Mais c'est de ses études artistiques et intellectuelles qu'il préfère parler : la peinture dans l'atelier dirigé par Djamel Tatah, les lectures conseillées impérativement par le professeur d'histoire de l'art contemporain Jean-François Chevrier et la révélation de la gravure. « Un jour, à l'hiver 2015, je suis allé au Petit Palais visiter l'exposition "L'Estampe visionnaire". Jusqu'alors, je n'avais pas compris ce que la gravure pouvait apporter. Et là, en sortant, je me suis dit : "Vu l'inscrire au cours de gravure." »

Sa première tentative est une aquatinte, technique qui consiste à recouvrir d'abord une plaque de cuivre d'une légère couche de résine. En dessinant, la pointe met à nu le métal, que le bain d'acide creuse ensuite là où il n'est plus protégé par la résine. « Elle était mauvaise, mais, quand j'ai vu ce qui se passait, j'en suis tombé par terre. » Sur ce sujet il est intarissable : « J'étais fasciné par les différences de textures, celles des degrés de gris et de noir. J'ai tout de suite su que la gravure serait une pratique essentielle pour moi dans les années à venir. » Elle l'est, dix ans plus tard.

Ainsi en vient-on à ce qui occupe Djabril Boukhenassi aujourd'hui. Le prix qu'il a reçu lui vaut plusieurs mois de résidence à Arles (Bouches-du-Rhône) dans un atelier mis à sa disposition par la Fondation Lee Ufan et une exposition dans ce même lieu à l'été prochain. Or le concours s'accompagnait d'un sujet, qui devait s'inscrire dans la question environnementale. « J'ai tout de suite su ce que ce serait : la disparition de la nuit. J'y pense depuis des années. » La disparition de la nuit, c'est le fait, trop aisément observable, que la pollution lumineuse nocturne, dans les villes et leurs alentours, interdit de voir ciels et étoiles.

L'idée lui était venue, alors qu'il était encore aux Beaux-Arts, en discutant avec un ami romancier, un soir, dans la campagne du Perche, où il a aménagé une grange en atelier. « On parlait de tout ce qui est en train de disparaître, car nous sommes une génération qui n'a cessé d'entendre le mot "disparition" : les espèces animales, la neige, la nature. Et la nuit. Au sens écologique, évidemment, mais d'une autre manière aussi : perdre la nuit, c'est perdre un immense réservoir poétique, des images qui vont s'éteindre. » Il suffit de penser à la quantité et à la variété des mythes et visions nocturnes qui se retrouvent dans toutes les civilisations pour mesurer la perte.

« Lié à la nuit »

« Il est vrai, ajoute l'artiste, que, quand j'ai pris conscience du phénomène, j'étais déjà lié à la nuit. » Aussi a-t-il dédié en 2021 une suite de gravures aux *Hymnes à la nuit* de Novalis. Puis il s'est trouvé « bloqué », ne sachant comment continuer, et « ça ne s'est débloqué qu'au moment de préparer un projet pour le prix ». Il a alors tout repris depuis le début : Novalis de nouveau, les *Poèmes à la nuit* de Rainer Maria Rilke, mais aussi *L'Envers du visible*, de l'historien du romantisme Max Milner – « un livre inépuisable » –, et le nocturne dans l'histoire de l'art, en passant évidemment par la *Nuit étoilée* de Van Gogh, peinte à Arles en 1888. Coïncidence heureuse : la célèbrissime toile sera à Arles l'été prochain, exposée à la Fondation Van Gogh.

Grâce à ce travail, Djabril Boukhenassi a « trouvé des fils », ceux qu'il suit actuellement dans son atelier, et dont il ne dira presque rien. On saura seulement qu'il y aura dans l'exposition des peintures et des gravures, et qu'elles seront accrochées ensemble, et non plus séparément, comme il l'a fait jusqu'ici. En insistant un peu, on apprend qu'un autre des enjeux de son travail actuel est de réussir une gravure en couleurs, en quadrichromie précisément, de grande dimension. Or l'aquatinte ne permet ni retouches ni reprises. « Avec elle, pas moyen de l'ouoyer ni de s'arranger, comme on peut le faire en peinture. Il n'y a qu'un état, et un seul. Si c'est raté, il faut recommencer intégralement. C'est du one shot. »

Le temps dont il dispose encore avant l'exposition, qui ouvrira début juillet, commence à l'inquiéter. Mais pas tant que ça : en réfléchissant au projet, il a compris qu'il avait plus « envie de travailler sur ce sujet que sur n'importe quel autre » et que celui-ci va « l'occuper pour les dix prochaines années », tant il est vaste et tant il y a de façons de s'en saisir. Mais toujours en liant peinture et gravure, précise-t-il.

* Expositions : jusqu'au 29 février au Space MLE à Arles (Bouches-du-Rhône) ; à la galerie Lee Ufan Arles de juillet à septembre ; et à la galerie Sator, à Romainville (Seine-Saint-Denis), en mars-avril.

DJABRIL BOUKHENAÏSSI – INTERVIEW



Evanescantes et incandescentes, les toiles de Djabril Boukhenassi marquent immédiatement par l'intensité sourde de contrastes étouffés. Lauréat du premier Art & Environnement Prize décerné par Lee Ufan Arles et la maison Guerlain, le jeune artiste diplômé de philosophie et des Beaux-Arts de Paris élabore un œuvre hautement sensible qui formalise la fragilité et l'ambiguité de notre rapport au réel. Il revient avec nous sur son parcours et les sphères d'influence qui fabriquent son travail.

Hautement conscient des enjeux théoriques de la phénoménologie mais à rebours de tout dogmatisme, son œuvre trace sa propre ligne de faire dont les ambassants retrouvent, par le geste, les fondements de liens inséparables entre apparition et disparition, entre suspension du temps et écoulement de la durée. Peintre et graveur, il joue de la réminiscence et de l'émergence, évoquant les bâts de la sensation brute comme la matérialisation de l'intangible. Son œuvre contrepose ainsi un romantisme assumé (une série de ses premières œuvres embrasse la poésie de Rilke et Novalis) dont il semble expérimenter les variations sensibles où matières et techniques forment une synthèse vaporuse de liquide et d'acide qui fait littéralement vibrer ses sujets d'une intensité proche de la combustion.

Comment définiriez-vous votre approche de la peinture et qu'est-ce qui a présidé à votre entrée dans cette pratique ?

J'ai toujours dessiné et la peinture est venue assez tôt grâce à un professeur de dessin qui m'y a initié lorsque j'étais adolescent. J'ai ensuite poursuivi avec une admiration infinie pour Léonard de Vinci que j'allais voir au Louvre tous les week-ends. Je voulais maîtriser les outils techniques de la peinture à l'huile. Lorsque je suis rentré aux Beaux-Arts de Paris, j'ai naturellement continué dans cette voie. C'est seulement en 2ème année que j'ai découvert la gravure et que je l'ai imaginée comme pouvant être une pratique majeure dans mon travail.



Djabril Boukhenassi, *Printemps à la baie*, 2023
© Djabril Boukhenassi

En quoi la pratique de gravure influe-t-elle votre peinture et inversement ?

Ces deux pratiques n'ont pas d'implications entre elles pour le moment. Au contraire, j'ai souhaité penser les images avec les moyens qu'offre la gravure, et non à produire le prolongement des peintures en gravures. C'est l'écueil qu'on rencontre souvent dans le domaine de l'estampe, et particulièrement lorsqu'il s'agit d'abord de peindre qui la pratique : la gravure est pensée comme un moyen de démultiplier, pour des raisons souvent économiques, un travail de peinture. La gravure est alors rarement pensée comme un outil à part entière. Je pense que c'est une erreur et qu'il faut chercher à travailler la gravure avec les moyens plastiques qu'elle offre et qui sont, au demeurant, infinis.

La disparition, au cœur de votre travail, pourrait tout aussi bien être lue par le spectateur, comme au contraire un processus de ressuscitation, un retour évanescant du souvenir dans le brouillard du présent. Cette dualité constitue-t-elle une ambiguïté sur laquelle vous souhaitez jouer ?

C'est certain, mais j'essaie de travailler cette question à travers l'idée du souvenir volontaire plutôt qu'involontaire. Il s'agit d'essayer de rendre sensible cette notion clinquante d'apparition et de disparition à partir d'expériences phénoménologiques. Comprendre comment nous reconstruisons sans cesse nos souvenirs et essayons de construire notre présent à travers eux. C'est une expérience commune, simple et universelle. Nous mobilisons sans cesse nos souvenirs, nous les reconstruisons, les déformons et les tenons pour vrais. Les motifs mobilisés semblent apparaître et disparaître, c'est selon, comme dans le tableau de Caspar David Friedrich, *Plage de la mer dans le brouillard* (*Meeresstrand im Nebel*) où on ne saurait dire si la barque s'approche de la rive ou s'en éloigne de celle-ci, c'est au spectateur de décider.



Djabril Boukhenassi, *Rivière*, 2023
© Djabril Boukhenassi

La pratique du portrait tout comme la décision de mettre en scène des sujets engage votre propre biographie. Avez-vous besoin de composer autour de votre expérience personnelle et la proximité affective participe-t-elle des effets que vous souhaitez imprimer sur la toile ?

Le rapport biographique m'intéresse peu. En effet je pars d'expérience qui ont eu lieu dans ma vie personnelle, mais j'essaie d'éviter cette dimension dans les tableaux. Pour autant, je pense qu'il faut toujours partir de quelque chose de vécu, fait ce une maigre sensation, mais je ne cherche pas à spéculer sur les tableaux, c'est le rôle de la philosophie ou de la critique, qui est fascinant et avec lesquels je travaille constamment par ailleurs, mais je suis convaincu que ce n'est pas ce qui doit présider à la fabrication des images.

En ce sens, l'histoire, la mythologie ou tout autre domaine plus extérieur et par conséquent moins subjectif peuvent-ils servir de modèles à vos travaux ?

L'histoire, oui, dans la mesure où j'essaie de regarder de près comment certains motifs ou figures sont apparus dans l'histoire des images et de la pensée, afin de savoir s'il est justifié de les convoquer à nouveau pour les mettre en tension avec des problématiques contemporaines.



Vous dites beaucoup d'une vision du monde, d'une puissance du jugement à travers des sujets qui n'ont rien d'exploitement sociétal. L'émotion, le peu de cela s'imposant dans certains des bâts nécessaires pour partager l'image que vous peignez de notre condition ?

C'est vrai, mais probablement parce qu'il s'agit dans les tableaux dont vous parlez d'une sorte qui s'est inscrite à partir d'événements intimes. Ce premier vrai projet depuis ma sortie de l'Académie m'a amené à travailler des moyens techniques, notamment l'apport du pastel sur la peinture à l'huile qui me permet aujourd'hui d'envoyer d'autres sujets qui sont peut-être plus sensés dans des préoccupations contemporaines et de société. Mais le « peu de cela » reste un levier. On ne peut pas faire autrement, c'est ce l'huile romantique. Le « peu de cela », c'est à-dire l'approche qui consiste à travailler un sujet autrement qu'à travers un rapport frontal, démonstratif, c'est d'une part le moyen d'élire la position de surplomb que l'artiste n'est pas légitime à tenir (notamment au sujet par exemple), mais c'est aussi ce qui garantit que l'artiste ne prend pas le spectateur pour un imbécile en lui montrant des vérités qu'il connaît déjà.

Parmi la somme d'influences lisibles dans votre travail, une part considérable semble tenir à l'impression, à la touche et à la matérialité même de la peinture. Quelles figures continuent de vous influencer et peut-être de résonner dans votre travail ?

En peinture, Odilon Redon, mais aussi Caspar David Friedrich, et surtout dans le travail que je suis en train de réaliser en ce moment à Arles, dans le cadre de la résidence Lee Ufan Arles, sur la disparition de la nuit. En gravure, c'est Charles Meryon qui m'occupe beaucoup en ce moment. Quant aux impressions, c'est surtout un certain rapport à la lecture, car c'est toujours ce qui me reste de mes lectures. Je ne me souviens que rarement du récit, du nom des personnages impliqués, mais c'est toujours des impressions que je surligne, et c'est aussi cela qui semble rester en moi.



Djabril Boukhenassi, Cendre avec
 © Djabril Boukhenassi

Vous venez de recevoir le prix Art & Environnement, cette liaison entre la pratique artistique et une conscience d'enjeux englobant les dimensions politiques, sociales et biologiques a-t-elle toujours figuré dans votre pratique ?

Non, précisément parce que ce sont des sujets complexes, et qu'il faut du temps pour les aborder. Je travaille sur la disparition de la nuit depuis ma sortie de l'école, mais je n'ai pas su comment avancer depuis cette année-là, où j'avais réalisé un cycle de gravures lié aux *Hymnes à la Nuit* de Novalis et aux *Poèmes à la nuit* de Rainer Maria Rilke. Ce prix est l'occasion pour moi de poursuivre ce travail laissé dans les tiroirs, et je commence à comprendre que c'est ce qui va m'occuper pour les prochaines années.

Quels projets d'expositions avez-vous pour les mois à venir ?

Il y aura en mars prochain une exposition personnelle à la galerie Sator, puis cet été l'exposition sur la nuit à Lee Ufan Arles. En 2024, il y aura des nouvelles gravures réalisées sur la tragédie du 17 octobre 1961 qui seront exposées au musée de l'histoire de l'immigration, puis une nouvelle exposition personnelle dans une galerie à l'étranger.

JEUNES ET PROMETTEURS

N. C. / La Gazette Drouot / Novembre 2023

CRÉATION

Jeunes et prometteurs

Eden Tinto Collins remporte le 24^e prix Fondation Pernod Ricard : l'artiste de 32 ans, « poétesse hybride », verra l'une de ses œuvres rejoindre le Centre Pompidou. La première édition du prix Art & Environment, remis par Lee Ufan Arles (voir Gazette 2022, n° 27) et la Maison Guadalupe, a quant à lui été attribué à Djabril Boukhenassi : ce trentenaire bénéficiera d'une résidence et d'une exposition à Arles en 2024. Le Centre des monuments nationaux a enfin donné carte blanche à Raphaël Barontini, né en 1984, pour investir le Panthéon, à Paris, dans le cadre de son programme « Un artiste, un monument » : *We Could be Heroes*, son installation monumentale, est à voir jusqu'au 11 février prochain.



Djabril Boukhenassi (né en 1993),
La Pholème, 2023
 COURTESY GALLERIE SATOR

galerie Sator

connaissance des arts

DJABRIL BOUKHENAÏSSI, PREMIER LAURÉAT DU ART & ENVIRONMENT PRIZE
Kim Rives / Connaissance Des Arts / Octobre 2023



Lee Ufan et la Maison Guerlain s'associent pour décerner un nouveau prix d'art contemporain, l'Art & Environment Prize. Le lauréat de cette première édition est le peintre Djabril Boukhenaïssi. Il bénéficiera notamment d'une exposition à Lee Ufan Arles.

L'ambition de la Maison Guerlain et de Lee Ufan Arles pour ce nouveau prix d'art contemporain est d'« encourager des productions artistiques résolument altruistes et responsables, ouvrant de nouveaux dialogues avec la nature ». Le tout premier lauréat du Art & Environment Prize se nomme Djabril Boukhenaïssi, il a trente ans, est diplômé des Beaux-Arts de Paris et pratique notamment la peinture figurative et la gravure, il bénéficiera d'une résidence suivie d'une exposition dans l'espace MA à Lee Ufan Arles l'été prochain.

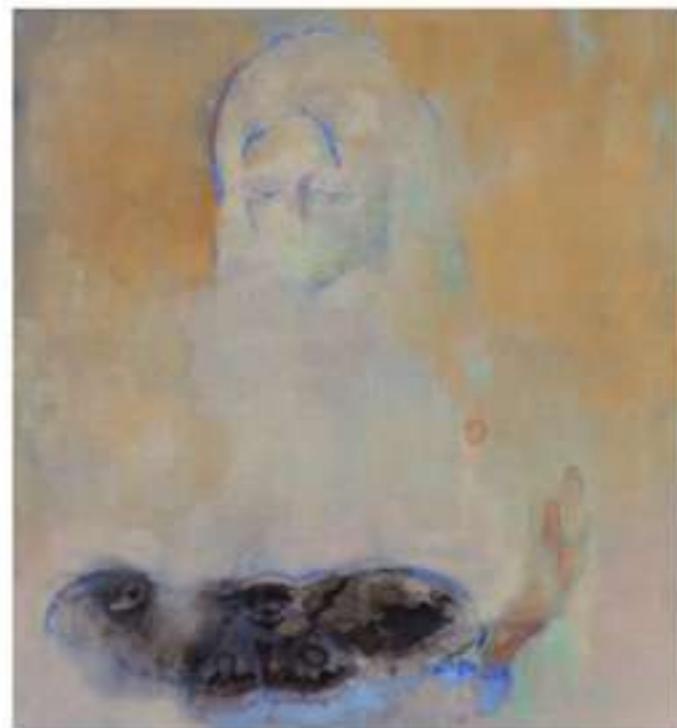
Un jury d'exception

L'artiste Sud-coréen Lee Ufan préside lui-même le jury du Art & Environment Prize. À ses côtés se tiennent notamment Philippe Dagen, historien de l'art, chercheur et critique d'art au journal *Le Monde*, et Alain Pasquier, ancien Directeur honoraire du Centre Pompidou et conservateur général honoraire du patrimoine. Du côté de la Maison Guerlain, on trouve évidemment la Présidente de la célèbre maison française, Gabrielle Saint-Denis, ainsi qu'Ann-Caroline Phazan, directrice du pôle Art, Culture et Patrimoine, mais aussi Alice Audouin, membre du sustainability board de la marque (composé de treize experts indépendants). Il a pour rôle d'orienter la marque dans ses initiatives en matière de développement durable. Enfin, le jury est également composé d'Estelle, directrice du Studio Lee Ufan, commissaire d'exposition et galeriste, et vice-présidente de Lee Ufan Arles, et de Juliette Vignon, coordinatrice générale de l'établissement arlésien.



Djabril Boukhenaïssi, en toute subtilité

La pratique de Djabril Boukhenaïssi frappe par son caractère éthéré. Ses images évoquent des réminiscences, des *souvenirs* qui ont l'air d'être déjà en cours de disparition. Cette sobriété et cette subtilité donnent un ton très poétique à l'œuvre du jeune peintre. D'ailleurs, il a choisi comme ouverture de son site web une citation des *Mémoires d'Outre-tombe* de Chateaubriand qui sied parfaitement à son travail : « C'est que les souvenirs sommeillent des mois et des années en notre for intérieur, et ils y végètent discrètement jusqu'à ce qu'ils soient rappelés à la surface par quelque événement mineur et nous frappent d'une singulière cécité face à la vie. »



La nuit qui disparaît

Pour sa résidence à Lee Ufan Arles, il évoque la disparition de la nuit noire et l'impossibilité d'observer les étoiles. Celui qui a installé son atelier de peinture et de gravure à la campagne en Normandie se questionne : « *Il y a plus de cent ans, Van Gogh a produit La nuit étoilée. Est-ce qu'aujourd'hui, en se positionnant au même endroit, il serait encore possible de produire ce tableau ?* ». Cette disparition pourrait selon lui avoir des conséquences sur notre imaginaire collectif : « *Si cette source d'imaginaire poétique se tant, ça va forcément influer sur notre rapport au monde. La nuit nous donne la sensation de l'expérience vertigineuse de l'infini, un sentiment d'humilité.* »



Par quoi remplace-t-on ce qui a disparu ?

Si Djabril Boukhenaïssi travaille la notion de disparition, il s'intéresse également à celle d'artificialisation en se demandant : Par quoi remplace-t-on ce qui a disparu ? « *J'ai 30 ans, j'appartiens à une génération qui a vécu toute son existence avec en bruit de fond, le mot « disparition ». Déjà petit, on me parlait de la disparition des emplois par exemple, la disparition de la neige, la disparition des espèces. Parfois je suis assez étonné des réponses de l'humanité, il y a une espèce de résurgence systématique d'artificialisation des phénomènes naturels. Il n'y a plus de neige, on produit de la fausse neige. Il n'y a plus d'abeilles, on propose de faire des abeilles robots qui pollinisent.* »



LE PEINTRE FRANÇAIS DJABRIL BOUKHENAÏSSI EST LE PREMIER LAURÉAT DU PRIX ART & ENVIRONNEMENT
Mathilde Courret / Elle Magazine / Octobre 2023

Le peintre français Djabril Boukhenaïssi est le premier lauréat du prix Art & Environnement

Dimanche 15 octobre 2023 à 19h30



Le peintre Djabril Boukhenaïssi a été nommé lauréat du prix Art & Environnement - Elle Magazine

□ SAUVEGARDER

Ce mercredi 18 octobre, pour la première fois, la maison Guerlain et la Fondation Lee Ufan Arles ont récompensé un artiste du prix Art et Environnement. Le lauréat n'est autre que le peintre français Djabril Boukhenaïssi.

Le 30 juin, la maison Guerlain et la fondation Lee Ufan annonçaient la création du prix Art & Environnement. Chaque année, il récompensera un projet mettant au cœur de ses préoccupations les rapports entre la création artistique et l'environnement. Ce prix a pour vocation de valoriser le travail d'un artiste en le faisant rayonner grâce à l'accompagnement joint de ses deux entités fondatrices. « L'opportunité de soutenir les artistes émergents grâce au lancement de ce prix est fantastique. J'ai hâte de voir comment il va évoluer au fil du temps. Si autrefois ce qui importait était d'accentuer sa propre identité, aujourd'hui on se concentre davantage sur la collaboration entre soi et les autres. Plutôt qu'être égocentrique, il faut se reconcentrer sur la nature et l'univers », confiait Lee Ufan à l'annonce de la création du prix Art & Environnement.

Les artistes avaient jusqu'au 20 septembre pour déposer leur candidature. Le lauréat a été annoncé ce mercredi 18 octobre et il s'agit du peintre français Djabril Boukhenaïssi. En guise de récompense, l'artiste sera accueilli à Arles en résidence, avec à la clé une exposition.

UN ARTISTE INSPIRÉ PAR LA POÉSIE

Djabril Boukhenaïssi est diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2018 pour un travail autour du Cirque Zingaro, inspiré par un poème de Henri Michaux (« Le Clown »). Il a depuis installé son atelier dans le Périgord. L'artiste a entamé un long travail sur le zodiaque, alimenté par trois années d'études de philosophie. Pour cela, il a réparé ses pinceaux qu'il avait quelque peu délaissés pour la gravure, et a travaillé à l'amélioration de sa technique picturale si particulière. Son travail sera exposé à la fondation Lee Ufan à Arles en 2024.

GUERLAIN ET LEE UFAN ARLES ÉLISENT LE PREMIER LAURÉAT DE LEUR PRIX ART & ENVIRONNEMENT
Clara Le Guern / AD Magazine / Octobre 2023

Guérlain et Lee Ufan Arles élisent le premier lauréat de leur prix Art & Environnement

Le premier prix Art & Environnement fondé par Lee Ufan Arles et la Maison Guérlain est décerné à Djabril Boukhenassi qui s'est concentré sur un projet artistique lié à la disparition de la nuit.



Par Clara Le Guern
Octobre 2023

Liant l'art et l'environnement, Guérlain et la fondation Lee Ufan Arles ont créé le prix Art & Environnement permettant ainsi de mettre en lumière les artistes émergents qui mettent l'environnement au cœur de leurs créations contemporaines. Parmi les 391 candidatures reçues, Djabril Boukhenassi, le lauréat de cette première édition, s'est concentré sur la disparition de la nuit de notre ciel contemporain et l'impact que cela peut avoir sur notre imaginaire collectif.



Art et environnement : deux domaines étroitement liés

Djabril Boukhenassi a mûri son projet à travers diverses influences. La principale est *La nuit étoilée* (1889) de Van Gogh. *Il y a plus de cent ans, Van Gogh a produit La nuit étoilée. Est-ce qu'aujourd'hui, en se positionnant au même endroit, il serait encore possible de produire ce tableau ? (...) Si cette source d'imagerie poétique se tarit, [cela] va forcément influer sur notre rapport au monde. La nuit nous donne la sensation de l'expérience vertigineuse de l'infini, un sentiment d'humilité*, indique l'artiste de 30 ans. Djabril Boukhenassi pourra poursuivre son projet de gravure et de peinture grâce à une mise en avant exceptionnelle au musée Lee Ufan, à Arles.



Enfance. Djabril Boukhenassi.

Où retrouver le lauréat du prix Art & Environnement ?

En effet, en remportant ce prix, l'artiste peintre et graveur sera exposé dans l'Espace MA de Lee Ufan Arles, en Provence, durant l'été 2024. Avant cela, Djabril Boukhenassi bénéficie d'un accompagnement de six à huit semaines au détour d'une résidence au sein du musée. Un rayonnement local et international majeur qui entend donner de la visibilité à l'artiste et son art. Il sera donc possible de contempler les peintures à l'huile et pastel *La Phalène* (2023) et *Trois Arbres* (2020), deux pièces qui composent le projet du lauréat.

LE QUOTIDIEN DE L'ART

DJABRIL BOUKHENAÏSSI PREMIER LAURÉAT ART & ENVIRONNEMENT
Julie Chaizemartin / Le Quotidien de l'Art / Octobre 2023



Djabril Boukhenaïssi.
La Phénix,
2023, peinture à l'huile
et pastel, 60 x 50 cm.
© Photo Guérin. Tous droits réservés.

PRIX
**Djabril
Boukhenaïssi**
premier lauréat Art & Environnement

C'est un prix du temps long, du dialogue et de la connexion avec la nature, autant de valeurs qui animent l'artiste coréen Lee Ufan et qu'il souhaite désormais diffuser dans un lieu de 1000 m² au cœur du territoire arlésien, dont il foule les vestiges antiques depuis près d'une décennie. Ainsi est né l'Espace MA, lieu d'exposition du fonds de dotation

ouvert les portes de l'Académie de France-Villa Médicis à Rome en 2012 avant le prestigieux prix Marcel Duchamp en 2018. « Tous mes projets d'exposition en discussion à l'international ont été rapidement validés après l'annonce du prix Duchamp », se souvient-il. Pour la 23^e édition, les répercussions sont déjà là. Béatrice Bak, Bouchra Khalili, Tarik Kiswanson et Massinissa Selmani bénéficient d'une exposition au Centre Pompidou à Paris jusqu'au 8 janvier. « C'était la première fois que je candidatais à un prix », raconte Dadila Dalléas Bouzar, lauréate du prix SAM pour l'art contemporain 2021. Son Vaisseau infini, une broderie monumentale, est déployée sous la forme d'une grande tente au Palais de Tokyo jusqu'en janvier. « Sur Instagram, un jour de confinement, j'ai osé contacter Sandra Mulliez, se souvient l'artiste. À ma grande surprise, la collectionneuse m'a répondu et est venue visiter mon atelier à la Cité internationale des arts. » Sur sa recommandation, l'artiste obtient une

d'un alliage judicieux de pastel et d'huile. Il bénéficiera d'une résidence de création à Arles (6 à 8 semaines) lui permettant de produire de nouvelles œuvres qu'il présentera lors d'une exposition estivale à l'Espace MA. Le jury du prix était constitué de Lee Ufan, son président, aux côtés de : pour la Maison Guérin, Gabrielle Saint-Genis, sa présidente, Ann Caroline Frazan, directrice Art, Culture et Patrimoine, et Alice Audouin, membre du Sustainability Board auprès de Cécile Loichard ; pour Lee Ufan Arles, Ezra Joo, la vice-présidente du fonds de dotation et directrice du Studio Lee Ufan, Juliette Vignon, coordinatrice générale, et Alfred Pacquement, conservateur général honoraire du patrimoine, directeur honoraire du musée national d'Art moderne. La première édition de ce prix, qui a vocation à se renouveler chaque année, était sous le parrainage du critique d'art et commissaire d'exposition Philippe Dagen.

JULIE CHAIZEMARTIN

© leefan-aries.org/art-environment-prize



Les artistes nommés pour le Prix Marcel Duchamp 2023 : Béatrice Bak, Massinissa Selmani, Bouchra Khalili et le laureat Tarik Kiswanson. © Photo : J. Lévy

GUERLAIN'S FLOWER-THEMED PARIS ART SHOW IS A SURPRISINGLY SENSUAL LOOK AT NATURE
Vivienne Chow / Artnet / Octobre 2023

Guerlain's Flower-Themed Paris Art Show Is a Surprisingly Sensual Look at Nature. See It Here

The show offers a fresh perspective on flowers and floral art.



The exhibition's opening also coincided with the launch of the Lee Ufan Arles and Maison Guérin Art and Environment Prize. A jury presided over by the Korean-born artist handpicked the French artist Djabril Boukhenaïssi as the winner and four other finalists among the 381 applications. Boukhenaïssi will be awarded a six- to eight-week residency opportunity followed by a solo exhibition in the Espace MA of Lee Ufan Arles in summer 2024.



FRENCH ARTIST DJABRIL BOUKHENAÏSSI AWARDED THE INAUGURAL ENVIRONMENT PRIZE BY LEE UFAN ARLES AND GUERLAIN
Maxwell Rabb / Artsy / Octobre 2023

French artist Djabril Boukhenaïssi awarded the inaugural environment prize by Lee Ufan Arles and Guerlain.

French painter Djabril Boukhenaïssi has received the inaugural Guerlain x Lee Ufan Arles Art and Environment Award, awarded at Paris+ par Art Basel. Awarded by Lee Ufan Arles, the endowment fund founded by the Korean artist, and Guerlain, the historic French perfumery, the new prize honors artists engaging with a larger environmental dialogue.



SURFACE

CRAIG GREEN'S RIBBED "TOOLS" DEBUT AT DOVER STREET MARKET, AND OTHER NEWS
N.C. / Surface Mag / Octobre 2023

DESIGN DISPATCH

Craig Green's Ribbed "Tools" Debut at Dover Street Market, and Other News

Our daily look at the world through the lens of design.



Djabril Boukhenaïssi wins the first environment award from Lee Ufan and Guerlain.

French painter Djabril Boukhenaïssi has been honored with the inaugural [Guerlain x Lee Ufan Art and Environment Award](#) at Paris+ par Art Basel. This prestigious award, a collaboration between Lee Ufan's museum in Arles and Guerlain, the renowned French perfumery, recognizes artists whose work engages with environmental themes. Boukhenaïssi, known for his art that portrays the fragility and impermanence of the natural world, will also enjoy a residency in Arles and present a solo exhibition at Lee Ufan Arles next summer. Guerlain is currently hosting an art exhibition, "Les Fleurs du Mal," to celebrate 170 years of the Bee Bottle at their Champs-Elysées location, featuring works by 26 artists until November 13.

NEW PRIZE FOR ENVIRONMENTALLY CONSCIOUS ART
N.C / The Art Newspaper Dailies / Juin 2023

NEW PRIZE FOR ENVIRONMENTALLY CONSCIOUS ART

Guerlain, the French perfumery and luxury beauty brand, has teamed up with Lee Ufan Arles to create a new award, the Art & Environment Prize, which will be given "annually to an artist whose work focuses on the fruitful and multi-faceted relationship between artistic creation and the environment", according to a project statement. The winner will receive a two-month residency and a solo exhibition at Lee Ufan Arles, the permanent exhibition centre for the South Korean artist's works in the south of France. The open call for applications launches on 30 June; the prize winner will be announced at the Paris+ par Art Basel fair in October.

Gareth Harris

LA JEUNE PEINTURE FRANÇAISE EXPLOSE
Emmanuelle Lequeux / ArtBasel / Avril 2023



Immortelle, la peinture française ? On ne l'a pas toujours cru. « Être peintre, en France, il y a encore quinze ans, ce n'était pas un chemin pavé d'or : plutôt la loose », s'amuse l'artiste Eva Nielsen, consacrée par la dernière Biennale de Lyon. « Quand je suis allée en Angleterre pour suivre mes études à la fin des années 2000, je m'excusais d'être peintre ! Mais là-bas, ils ne comprenaient pas pourquoi. » Aujourd'hui, elle est l'une des représentantes les plus prisées de cette « immortelle » que célèbre actuellement le MO.CO. de Montpellier dans une exposition homonyme jusqu'au 4 juin.

Vivace, hétéroclite, la jeune peinture française embarque à nouveau les imaginaires. Figurative ou majoritairement figurative. Un effet de mode ? Plus profondément, la réponse à un désir : que l'on nous parle de nos aujourd'hui, du bout du pinceau. De notre sentiment de vacuité, de la nécessité vitale d'engendrer encore des images, malgré tout – comme un besoin de remettre un peu d'ordre dans le flux de clichés qui nous assaille ou d'imposer un autre désordre : une peinture à l'âge de l'écran.

Impossible, en effet, de se départir de l'emprise du numérique. Alors, les jeunes peintres font avec, déstabilisant son pouvoir. Dès sa sortie des Beaux-Arts de Marseille, Amélie Bertrand a imposé sa vision. Couleurs percutantes, planéité revendiquée : sa peinture convoque un monde flottant, qui refuse tout abysse, engendré sur Photoshop ou InDesign. « Je n'entreprends jamais de créer des espaces réels, uniquement des espaces peints », résume l'artiste, âgée de 37 ans.

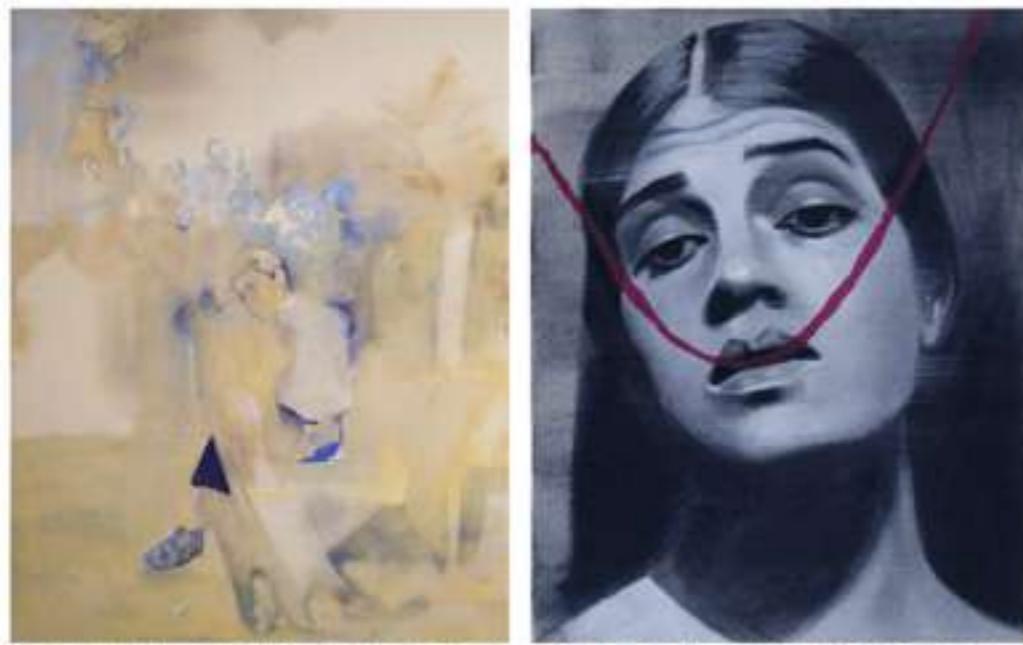
Tropiques engrillagés, nénuphars digitaux, piscines sans fond... Son univers ultra-acidulé tient du jeu vidéo et du spa de cliché : un California Dream qui ne cache rien de ses pacotilles, se revendique pur décor. « Où sommes-nous exactement ? », se demande l'écrivain Thomas Clerc en évoquant ces toiles. « Dans un magasin-témoin ? Un catalogue d'aménagement virtuel ? Un prototype de hall d'hôtel ? Un site internet mexicain ? (...) Que cette peinture ait pour origine des images d'ordinateur n'est pas la moindre ruse d'un travail fondé sur le passage d'un écran à l'autre, de la Toile à la toile. »

C'est un même paradigme que travaille Jean Claracq. À peine sorti des Beaux-Arts de Paris, il est devenu, à moins de 30 ans, l'un des jeunes artistes français - e - s les plus prisé - e - s des collectionneur - euse - s, exposé à la Fondation Louis Vuitton et au musée Delacroix à Paris. Dans l'ère digitale, il convoque les grands du passé, peignant sur bois tels les maîtres de la Renaissance flamande. Il emprunte à l'Anversois Joachim Patinir (c. 1483-1524) ses horizons lisses et lointains, s'inspire de Jeff Wall pour ses mises en scène ambiguës, et ses villes HLM ont les perspectives du Trecento. Mais c'est bien une parabole du mode de vie des millénials qu'il compose, avec la minutie d'un miniaturiste. Ses héros alanguis portent des tissus du 18^e siècle et des armures d'antan, mais semblent en suspens, les yeux rivés sur leurs écrans. « Je crois que les personnages que je peins n'ont pas vraiment envie d'être au monde », conclut celui qui, de plus en plus, fait glisser ses toiles vers l'installation.

Car il n'est plus question de se laisser enfermer par le cadre. « C'est vrai que quelque chose bouillonne dans la peinture aujourd'hui, mais je me sens aussi peindre qu'hybride », analyse Eva Nielsen. « La peinture ne cesse de se renouveler, avec plein d'outils nouveaux. Comment dépasser ces quatre coins ? La question est plus ouverte que jamais, une vraie aventure. »

C'est une même alchimie que cherche Eva Nielsen. Elle a la particularité de mêler peinture et sérigraphie. « J'aime le côté imprévisible [de la sérigraphie], on n'en vient jamais à bout », explique cette admiratrice de Polke et Rauschenberg. « J'observe comment les matières se happent ou se rejettent, j'essaie de contrôler cet aspect aléatoire. » Grâce à cette technique, elle parvient à travailler « la planéité et le volume dans une même composition. Cela correspond à la réalité que l'on éprouve, toute en superpositions. Je suis très inspirée par les paysages de banlieue, ces fragments de ville aperçus du RER, ces mutations troubles. » Cet été, elle exposera à Arles ses dernières toiles, nées de ses errances dans la Camargue hivernale - sérigraphiées, toujours, pour créer l'effet « d'une strate mémorielle. Car le désir de capter le temps est très fort dans l'acte de peindre ».

Diplômé en 2019 des Beaux-Arts de Paris, **Djabril Boukhenaissi** laisse lui aussi le temps hanter ses toiles : des portraits fantomatiques, qui doivent autant à la peintre Vanessa Bell, sœur de Virginia Woolf, qu'aux irradiations d'Odilon Redon. « À la suite de bouleversements personnels, j'ai commencé à travailler autour du souvenir et de la disparition », raconte l'ancien élève de Djamel Tatah. « Ma peinture est devenue plus diluée, plus effacée, et le côté poreux, fragile du pastel s'est imposé, alors qu'aux Beaux-Arts, je trouvais que c'était l'instrument du kitsch... » Travaillant d'abord la peinture, il l'efface ensuite à la térébenthine, lui permettant de ressurgir par endroits, l'enfouissant à d'autres, pour la laisser flotter entre des nuages de réserve. « Frotté, mais pas fixé, le pastel est devenu un allié pour restituer le sentiment de la disparition. Je pratique aussi beaucoup la gravure, mais seule la peinture peut traduire mes sentiments de maintenant. »



Gauche : Djabril Boukhenaissi, *Yellow*, 2020. © Djabril Boukhenaissi. Droite : Giulia Andreani, *There is no alternative*. Photographie de Charles Duprat. © Giulia Andreani. Avec l'autorisation de la Galerie Max Hetzler.

Dans une société sans répit, le temps semble en effet une préoccupation centrale chez ces artistes. C'est le cas chez Giulia Andreani. Depuis ses débuts, la jeune Vénitienne installée à Paris fouille les fonds d'archives. Guerre froide, boucheries de 1914, luttes féministes, résistance, elle s'empare des photographies qui constituent notre inconscient collectif. « Je travaille sur les visages de la mémoire », aime-t-elle à dire. Elle traque les fantômes oubliés pour les mettre en scène dans des compositions au gris de Payne : cette teinte bleutée, entre chien et loup, est sa signature. Pour l'exposition des archives photographiques de Condé Nast, actuellement au Palazzo Grassi de Venise, elle a imaginé un très grand triptyque, où « passé, présent et futur se télescopent, un bombardement de signes. En filigrane, je voulais faire ressortir l'idée d'un empowerment par l'image ». Une petite fille coiffée à la garçonne nous regarde ; à ses côtés, une sainte Lucie, patronne de la vision. Les yeux arrachés de la martyre forment une fleur qu'elle tient à la main : comme une façon de nous rappeler la force de la peinture, contre nos aveuglements.

CHEZ LES ARTISTES CONFINÉS, LE BOUILLONNEMENT ET LE DÉSARROI

Philippe Dagen / Le Monde / Novembre 2020

CULTURE - ARTS

Chez les artistes confinés, le bouillonnement et le désarroi

Isolés du monde qui les inspire, privés d'expositions, de public et parfois de matériel, les plasticiens tentent de créer et certains voient la crise teinter leurs œuvres.

Par Philippe Dagen

Publié le 14 novembre 2020 à 07H00, modifié le 16 novembre 2020 à 10H04 - Lecture 10 min.

Confinement saison 2. Comme au printemps, musées et galeries sont fermés. La vie est ralenti ou empêchée. Quelle est aujourd'hui la vie des artistes plasticiens, dont le sort préoccupe bien moins les institutions publiques que celui du spectacle vivant ? Comment créer dans des ateliers clos sur eux-mêmes ? Comment montrer le travail ? Ces questions, nous les avons posées très souvent, depuis mars, dans les ateliers quand ils étaient accessibles ou, à défaut, dans des conversations de vive voix ou par mail. Plus la collecte s'est prolongée, plus il est apparu que les expériences tantôt se rejoignent et tantôt se contredisent. Ni l'âge ni le degré de notoriété n'expliquent ces divergences, mais souvent les formes d'art pratiquées par les uns et les autres. Face à la question « comment vivez-vous cette situation ? », il y a les peintres et les autres.

Mais de plus jeunes font le même récit. De l'atelier qu'il a aménagé dans une ferme du Perche, **Djabril Boukhenaissi**, né en 1983, diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2018, apporte cinq gravures glaçantes sur le thème de l'immolation par le feu, qui s'est imposé à lui après le geste de l'étudiant Anas à Lyon, il y a un an. Dans le même temps, il a aussi consacré une suite de vingt œuvres sur toile aux *Hymnes à la nuit* (1800), de Novalis, poursuivant un travail engagé avant le début de sa retraite forcée.

Ymane Chabi-Gara, artiste : « Comme l'isolement me convient bien, je crois que j'ai mieux travaillé qu'avant »

Plus jeune encore, née en 1986, Ymane Chabi-Gara a obtenu en octobre son diplôme aux Beaux-Arts, avec une suite de tableaux sur le thème des hikikomori, ces jeunes Japonais qui décident de se couper de la société et de s'enfermer chez eux. « *Comme je travaille chez moi*, dit celle qui habite en banlieue parisienne, *je n'ai eu aucun problème. Et comme l'isolement me convient bien, je crois que j'ai mieux travaillé qu'avant.* »

Quant à Dalila Dalléas Bouzar, aujourd'hui installée à Paris, elle évoque comme un moment heureux son printemps à la campagne, près de Bordeaux : « *C'est vrai, j'ai aimé cette situation. Je m'étais fait construire un peu auparavant une cabane de 4 m² dans le jardin et j'ai travaillé dedans tous les jours, sans angoisse. C'était fluide.* » Cela vaut pour la part picturale de son travail. Mais son autre part est faite de performances, pratique peu

« Tout s'est effondré »

Le témoignage de Myriam Mihindou, qui place la performance au centre de son œuvre, est donc d'une autre tonalité que celui des peintres. D'abord une moue, entre deuil et autodérision, puis les mots : « *C'était dur et c'est toujours dur. Je me suis trouvée dans la situation de Sisyphe. Malgré tous mes efforts, tout s'est effondré : les projets, les conférences, tout... Aujourd'hui encore, je ne sais pas ce qui sera possible, comment surmonter les difficultés de matériel ou de déplacement.* » Sélectionnée pour l'appel à projets lancé par AWARE et le Centre national des arts plastiques (Cnap), elle projette une performance avec ses élèves de l'école d'art de Bayonne (Pyrénées-Atlantiques). « *Si je ne peux pas l'activer devant le public, puis-je la faire à huis clos ? Aura-t-elle encore du sens ?* » L'interrogation vaut pour toutes celles et ceux dont le corps est l'instrument et pour qui la présence vivante des spectateurs est une nécessité.

Parce que l'enfermement et l'isolement sont les principes mêmes de nombre de ses actions, Abraham Poincheval, qui a séjourné au creux d'un rocher et dans les entrailles d'un ours, devrait moins en souffrir. Dans un premier temps, il admet en effet « *une certaine facilité à vivre ce moment* », parce qu'il le connaît mieux que d'autres. Mais il rectifie vite : « *En fait, ça n'a rien à voir. C'était des enfermements décidés, alors que là, c'est une frustration subie...* » Il se tourne vers les grands dessins par lesquels il prépare sa prochaine expérience : s'enfermer dans une ruche en compagnie de son essaim d'abeilles. « *J'ai besoin de savoirs qui me sont inconnus. Je dois travailler avec des apiculteurs et des artisans. Pour l'instant, j'arrive à continuer, parce qu'il y a toujours des fissures par où passer...* »

Comment faire, en effet, quand voyager est impossible ? Dans son atelier d'Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), malgré le soleil qui illumine la vigne vierge, Jennifer Douzenel avoue vivre « *un grand moment de mélancolie* ». Vidéaste, elle travaille par le voyage, partant sans savoir ce qu'elle trouvera en Chine, au Mexique ou ailleurs. « *S'arrêter un moment, ce n'est pas si grave, mais je suis inquiète à l'idée que je pourrais perdre ma gymnastique du regard et de l'esprit si ça durait... j'aimerais aller visiter le parc des monuments miniatures à Elancourt, dans les Yvelines. Il me semble que j'y trouverais des idées. Non. Impossible. Ce serait presque plus simple pour moi d'aller filmer à Moscou...* » Encore admet-elle qu'elle peut monter ses films chez elle, sans collaboration extérieure.

D'autres n'ont pas cette possibilité. Quand on demande de ses nouvelles à Gabriel Leger, qui réunit matériaux, objets et images dans des assemblages chargés de symboles et de références historiques, il raconte une suite de catastrophes. « *Le 17 mars, l'électricité de mon atelier a sauté et n'a pu être réparée à cause du confinement qu'à la fin mai, ce qui m'a empêché d'utiliser mes machines. De même, l'atelier de céramique où j'allais cuire mes pièces a fermé pour toute la durée du confinement. Et, bien sûr, tout le reste a aussi été stoppé : tous les fournisseurs (quincaillerie, achat de métal, bois, etc.) se sont arrêtés net. Pour les mêmes raisons, les artisans avec qui je collabore ont dû également cesser le travail. J'ai donc dû abandonner ma production.* » Aujourd'hui, la situation s'est un peu améliorée, mais il pâtit des « *magasins fermés, du règne de la commande sur Internet, des délais allongés* ».

Le numérique comme solution ?

Pour plusieurs artistes, en effet, les conséquences ont été violentes et immédiates : Gabriel Leger a vu le report de son exposition prévue en mai dans la galerie Sator, et n'a pas pu participer à la foire Art Paris. Jusqu'au deuxième confinement, Jennifer Douzenel présentait quatre vidéos à l'Ecole des beaux-arts de Gennevilliers. L'exposition est suspendue et les visites annoncées de membres de l'Association pour la diffusion internationale de l'art français (Adiaf) et des Amis du Palais de Tokyo remises à plus tard, fâcheux délai. L'exposition de Myriam Mihindou prévue à Bourges à partir de février n'est pas encore confirmée. Ymane Chabi-Gara vit sur ses économies et le montant d'un prix gagné au Japon, en attendant de pouvoir enfin montrer ses œuvres. Car il est vital de montrer. Mais comment ?

Le numérique est-il la solution ? Sur ce sujet aussi, les désaccords sont tranchés, mais ils ne sont cette fois plus liés aux pratiques artistiques. Ainsi Ymane Chabi-Gara est-elle une adepte résolue d'Instagram, où elle publie ses tableaux : « *Je mets des images au fur et à mesure du travail et ça marche très bien.* »

A l'inverse, Djabril Boukhenassi est un adversaire résolu du procédé. « *Montrer des œuvres ainsi, observe-t-il, c'est oublier l'importance des lieux, les rapports entre les tableaux : c'est comme citer des bouts de texte sans contexte. Le confinement est devenu la fausse bonne raison de cette mode.* »

Jennifer Douzenel est tout aussi farouchement contre, alors même que la vidéo semble mieux s'y prêter que la peinture. Pour elle, il est « *hors de question d'envoyer des liens vers les films. Hors de question de passer par les réseaux sociaux. Il faut que le spectateur soit face à l'œuvre, en direct. Rien ne remplace cette expérience.* »

Gabriel Leger renchérit : « *Si les galeries, foires, centres d'art, etc. ferment ou sont entravés dans leur fonctionnement, ne reste que le numérique. Or mon travail va justement à l'encontre de ce mouvement vers le virtuel : il repose sur la confrontation avec l'objet, qui est génératrice de sens. Le choix que certains font de l'exposition sur Internet, bien que compréhensible dans un moment où c'est tout ce qu'il reste à faire, doit rester une solution temporaire.* »

A l'inverse, Stéphane Pencréac'h consulte Instagram pour y suivre l'évolution d'artistes qui l'intéressent, aux Etats-Unis en particulier, et pour y poster ses œuvres – mais pas toutes. Abraham Poincheval en use de même, selon la règle qu'énonce aussi Ymane Chabi-Gara : « *Il faut garder le contrôle.* » Les galeristes, qui sont nombreux à croire que le numérique sera leur salut, devront tenir compte de ces réserves.

Défense du collectif

Reste la question la plus grave et la moins saisissable, qui est unanimement partagée : que seront les conséquences artistiques de cette période ? Rien ne sera-t-il plus comme avant ou, comme l'avance Stéphane Pencréac'h en citant Michel Houellebecq, le monde d'après sera-t-il « *le même, en un peu pire* » ? Djabril Boukhenaïssi préfère citer Alain Badiou, pour lequel c'est « *une réverie inconsistante et dangereuse d'imaginer que le capitalisme contemporain puisse être sérieusement mis en péril par ce qui se passe aujourd'hui* ». Le capitalisme, sans doute pas, en effet. L'idée que les artistes ont d'eux-mêmes et de leur place dans la société, peut-être.

Il y a d'abord cette évidence, renforcée par les circonstances : l'art ne saurait être coupé du monde. Jennifer Douzenel l'énonce en ces mots : « *L'idée que les artistes n'appartiendraient à aucun autre monde que celui de l'art me rend triste. Ce qui m'entoure affecte l'œuvre. Sinon, c'est raté.* » Ymane Chabi-Gara précise, elle, que si, dans son travail, « *le sujet des jeunes Japonais isolés est venu en novembre 2019, sans lien avec ce qui est arrivé ensuite* », la situation actuelle lui donne un sens plus général...

Le confinement a été pour beaucoup le temps d'une prise de conscience et d'une distance critique

On retrouve chez tous les artistes qui sont aussi enseignants la défense du collectif et de la présence physique contre le triomphe des écrans. Quand elle a retrouvé à la rentrée ses élèves de Bayonne, Mihindou les a sentis « *déséparés* » : « *J'essaie de les remettre en mouvement, en étant présente physiquement, en leur faisant sentir qu'on a besoin d'eux, qu'ils ne sont pas des élèves, mais de jeunes artistes.* » A Aix-en-Provence,

Poincheval fait le même constat. « *L'école, parce qu'ils en ont été privés, est devenue pour eux un lieu précieux, à défendre. Il faut des cours en direct, pour préserver le sentiment de la collectivité, qui ne va pas de soi et peut se perdre très vite.* »

Il y a, partout, la volonté de résister à l'état du monde. Le confinement a été pour beaucoup le temps d'une prise de conscience et d'une distance critique. « *Je me sens libérée de l'injonction de réussite sociale et professionnelle, affirme Dalila Bouzar. Je veux me défaire de l'impératif de productivité, qui nous est imposé par le capitalisme. S'il faut six mois pour faire aboutir une idée de performance, je prendrai ce temps – c'est ça l'important.* » Myriam Mihindou lui fait écho : « *Je vais vers quelque chose de beaucoup plus intérieur, dans un temps de méditation beaucoup plus long. Je désire toucher à une forme d'intemporalité.* »

Pour Gabriel Léger, « *ce qui se passe raffermit ma détermination à faire des œuvres à toucher et à voir, loin de la numérisation du monde, des œuvres qui traitent de la question des racines, de ce qui nous rattache au sol, dans cette période où les repères vacillent.* ». Pencréac'h est tout aussi radical : « *Il n'y aura pas de retour à la normale. On change de monde. Donc le travail change aussi. La comparaison n'est pas plaisante, mais je la crois juste : l'époque me fait penser aux années 1930, un foisonnement créatif prodigieux sur fond de désastre.* »

Philippe Dagen